

Le lion et l'ouvrière

Le naufrage de l'usine Peugeot-Citroën d'Aulnay est d'abord un drame social. Dans un récit accusateur, Ghislaine Tormos témoigne de l'incompréhension, puis de la révolte des premières victimes : les ouvriers.

par Marie RENAUD



A 40 ans, après la saga des petits boulots, "Gigi" avait décroché son premier vrai contrat à Aulnay. Dix ans plus tard, le séisme...
Photo Sophie DARET.

« **J**e voudrais bien connaître l'homme politique qui a déjà mis les pieds dans une usine, a compris la pénibilité de notre travail et évalué son prix réel. » Au risque de l'excès, Ghislaine Tormos ouvre les vannes. Ghislaine Tormos, Gigi pour les copains, est ouvrière chez PSA. Elle travaille sur le site d'Aulnay-sous-Bois. Forcément, ça nous dit quelque chose. A moins de vivre sur une île déserte, il est impossible d'ignorer que cette belle et grande usine, où l'on ne fabrique plus rien depuis des mois, vit ses derniers jours. Trois mille emplois supprimés. Gigi, comme les autres, a dû se résigner. Elle trouvera refuge à l'usine de Poissy, ce qui signifie « deux heures de sommeil en moins et soixante-dix kilomètres de plus par jour pour la plupart – soit 300 euros d'essence. » Et rien, ni personne, ne lui ôtera de la tête que le naufrage n'est le résultat que d'une stratégie purement financière, dans laquelle le salarié est un pion, et non un enjeu : « Si maintenir l'emploi était une priorité, il y aurait sûrement le moyen de répartir la production pour que tout le monde puisse travailler et vivre décemment. »

Face aux certitudes des gestionnaires et des économistes, Ghislaine Tormos écrit sur la vie des ouvriers, la vie réelle : « Au fond, tous ces gens de pouvoir et d'argent, que savent-ils de nos vies, organisées autour de l'usine ? De ces emprunts que les jeunes ouvriers ont contractés, assurés de leur avenir par leur hiérarchie, pour investir dans des maisons dans l'Oise par exemple, là où les prix sont encore praticables, à moins d'une heure de route d'Aulnay ? [...] Que savent-ils, ces gens qui vivent sans le souci de régler leurs factures, des portes des banquiers qui se ferment poliment : " Vous travaillez à PSA, ah !... C'est plus compliqué pour emprunter de l'argent." Que savent-ils de ces couples qui travaillent tous les deux à l'usine et se retrouvent d'un seul coup jetés dans

un inconnu où plane le risque de se retrouver sans ressources ? »

Ces mots rageurs, cette amertume, cette colère, Ghislaine Tormos les a consignés dans un livre avec l'aide d'une journaliste de France Télévisions, Francine Raymond. Pour ne pas garder sur le cœur la rage qui l'a soutenue depuis ce funeste 12 juillet 2012, quand Philippe Varin, président du groupe Peugeot-Citroën, a annoncé la mort prochaine d'Aulnay-sous-Bois. Engagée à l'usine dix ans plus tôt, elle avait cru ce que lui répétaient ses amis : « Etre embauché à PSA, c'est un peu comme rejoindre l'administration. Des usines qui fabriquent des voitures françaises, cela ne fermera jamais, c'est pour la vie ». Pour ce CDI à 1 500 euros par mois, elle avait appris à vivre au rythme de la chaîne, à se faire accepter comme femme dans un monde d'hommes, à ne pas ciller devant les « chefs-faillons », à partager ce patriotisme d'entreprise propre aux vieilles maisons industrielles.

Alors, quand s'annonce le cataclysme, l'ouvrière modèle – elle est devenue déléguée du personnel, au sein du syndicat maison, le Syndicat indépendant de l'automobile (SIA) – sent la terre se dérober sous ses pieds. « Curieusement, je ne pense pas à mon avenir mais à eux, mes "bonshommes", les trente opérateurs de ma ligne. A leurs vies façonnées par l'usine, à leurs emprunts, à leurs enfants. » Elle se souvient que la CGT avait prédit un an plus tôt, preuve à l'appui, la « trahison » du patron. Elle s'effare du cynisme des cadres qui criaient à l'« intox ». Elle ne quitte pas le SIA, par respect pour ceux qui l'ont élue, mais elle entre dans la lutte, naturellement, viscéralement.

Un jour de manif, un responsable des ressources humaines tente de la raisonner : « Vous êtes quelqu'un d'intelligent, madame Tormos, vous n'allez pas sortir avec la CGT ? » La question lui semble idiote. Elle sera là pour la grande démonstration au salon de l'Auto – première initiation au gaz lacrymogène –, pour

l'invasion du conseil national du Parti socialiste, pour l'occupation de l'usine au jour le jour.

Un combat d'arrière-garde, perdu d'avance ? Sans doute, face au rouleau compresseur de la technocratie financière et industrielle. Pourtant, affirme-t-elle aujourd'hui en feuilletant son livre, « il faut se battre. Si on avait été trois mille à faire grève, plutôt que trois cents, il n'aurait pas fallu deux jours pour obtenir un plan de sauvegarde de l'emploi bien plus valable ». Des traîtres, eux aussi, les non-grévistes ? Ghislaine Tormos

ne condamne pas. « Ça me choque, je suis énervée contre eux, mais c'est vrai qu'il y a dix ans, quand j'avais trois enfants à la maison, j'aurais peut-être réagi comme eux. J'aurais peut-être eu

peur de m'engager et de perdre mon salaire, je ne sais pas », écrit-elle. Avec le recul, elle tente aujourd'hui de comprendre : « Pour beaucoup, ça a été leur seul emploi. Pour eux, le patron, c'est Dieu le père. Peut-être qu'aujourd'hui, c'est pire pour eux que pour ceux qui se sont battus. »

ArcelorMittal a eu son Edouard Martin, Continental son Xavier Mathieu, Goodyear son Mickaël Wamen. Gigi aurait pu être la passionaria de PSA Aulnay, aux côtés de son collègue Jean-Pierre Mercier. Elle a préféré rester une fourmi, petite ouvrière aussi acharnée dans la lutte qu'à la production. Son récit n'en prend que plus de force. Ghislaine Tormos ne théorise pas, elle témoigne. De la dureté du travail, de l'inhumanité du capitalisme, de l'impossibilité de concilier la vraie vie et la vie rêvée des financiers. « A la FNAC, rigole-t-elle, j'ai vu notre livre au rayon "économie". Si on m'avait dit ça ! » Et si l'on faisait lire *Le Salaire de la vie* à tous les étudiants d'HEC ?

Le Salaire de la vie, par Ghislaine Tormos avec Francine Raymond (Don Quichotte).

GHISLAINE TORMOS

AVEC FRANCINE RAYMOND

LE SALAIRE DE LA VIE

NOTRE TRAVAIL COÛTE TROP CHER, DISENT-ILS.

